

**Liaison**

**Liaison**  
La revue des arts | Acadie | Ontario | Ouest

## La ligne de départ

Michel Dallaire

Number 70, January 1993

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/42830ac>

[See table of contents](#)

### Publisher(s)

Les Éditions l'Interligne

### ISSN

0227-227X (print)

1923-2381 (digital)

[Explore this journal](#)

### Cite this article

Dallaire, M. (1993). La ligne de départ. *Liaison*, (70), 17–19.

Tous droits réservés © Les Éditions l'Interligne, 1993

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

**Érudit**

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

## La ligne de départ

**H**enri Jasmin fouille dans ses poches, retire quelques bouts de papier, les consulte et griffonne quelques bribes dans le cahier qu'il garde sous le bar. Petit moment de répit avant de faire face à l'assaut d'un autre vendredi soir à *La ligne de départ*.

« Ils viennent en pèlerinage, se gargariser de leur semaine au boulot avec leurs gueules d'apôtres », s'écrie Socha, comédien désabusé qui traîne sa bosse d'un club à l'autre depuis une trentaine d'années, s'accompagnant tant bien que mal au piano.

Seize heures. Déjà, quelques fidèles se pointent.

Derrière le bar, Henri Jasmin réagit instinctivement, maniant les chopes comme s'il s'agissait de la chose la plus naturelle au monde, sans détourner le regard de son cahier.

Malgré l'absence qu'il affiche depuis quelque temps, il réussit à orchestrer la salle, observe, emmagasine, cherchant le fil conducteur de la fichue rédaction qu'il doit soumettre dans le cadre d'un cours de création auquel il s'est inscrit un peu par hasard. « Les petits dessous », a simplement lancé le prof. « Maximum de huit pages à double interligne. Choisissez votre sujet, votre genre et laissez-vous aller ».

Depuis, l'étudiant en mathématiques s'acharne à trouver, rature, déchire, recommence sans cesse, tentant de se soustraire au monde auquel le soumet l'univers des chiffres, combattant sa peur de la page blanche.

« Faut pas se faire du sang de cochon pour ça », lui dit Socha, dans un de ses élans paternels qui agacent toujours Jasmin.

Il aimerait bien se taper un peu de solitude, partir à la recherche des « dessous » de l'écriture, ce qui précède le geste initial. Pourtant il sait que la source se trouve juste devant lui, sur les tabourets de *La ligne de départ*, chaque vendredi soir. Parce que le vendredi soir semble déclencher une sorte d'hystérie à laquelle sont conviés tous ceux et

celles qui acceptent, pour toutes sortes de raisons, de jouer le jeu ou de subir ses conséquences. De toute façon, il faut bien gagner sa vie entre deux semestres, payer le loyer, manger un peu.

Des clients pénètrent dans la demi-pénombre, s'installent à leurs tables habituelles. Dans un coin, le sosie de Billy The Kid mâche sa gomme, se fait discret. Cherche son deuxième souffle.

Petit à petit, *La ligne de départ* s'anime, les voix s'entremêlent, les visages plus ou moins familiers ponctuent la fin de semaine, trinquent à la santé de tout et de rien comme s'il s'agissait d'une fin de carême.

« Que de rêves dégonflés ! » note le barman en haussant les épaules et en affichant le sourire auquel ils s'attendent.

Socha l'a pourtant bien averti d'éviter de porter un jugement, de ne pas trop se prendre au sérieux. « Tout ça est une pure comédie, tu sais, une mise en scène trompeuse. Péter plus haut que le trou pour oublier que ça ne sent pas toujours les roses ! »

Il rature, referme le cahier, le range sous le bar et laisse promener son regard. L'inventaire d'un autre début de course. Tout le monde en place. « Trois drafts, deux scotchs, un zombie et un pop-corn », lui lance-t-on.

Dans un coin, la machine à boules retient l'attention d'un journaliste pris d'une volonté d'abattre tous les records. Trois millions... Trois millions cinq cent mille...

Plus loin, quelques fonctionnaires parlent de mises à pied, souhaitent bonne chance à la plus récente victime, en se disant que ça ne leur arrivera jamais. Lui commande un autre verre comme on lance une bouée à celui qui va se noyer.

Jasmin cherche à nouveau un point de départ, remâche ses mots, imagine de faux enfants qui risquent le fou rire dans d'absurdes combats qui prennent une importance démesurée, s'inventent des attitudes, des grimaces et des deuils. Se bichon-

M I C H E L D A L L A I R E



nent, font le paon en attendant de jouir. De quelque chose...

Le sujet imposé comme un cul-de-sac. Les petits dessous d'une comédie humaine, d'erreurs. La fuite sans cesse recommencée. Et pourtant, le jeu qui séduit. Cette « schizophrénie des bienséances » dont parle Socha dans l'un de ses monologues. Ceux et celles qui se disent fatigués de s'adonner à cet ailleurs qui ne mène nulle part. Refont le monde entre deux gorgées.

À la télé, des images d'émeutes à Los Angeles entrecoupées de vidéos de filles chromées et de James Dean. Et ça chauffe et ça use, au hasard, comme toujours, sans prévenir. Et les héros s'épuisent.

Un homme se dresse, s'approche du bar, fait un commentaire raciste en vidant son verre d'un seul coup. « Chacun sa croix ! » se dit Jasmin.

Aux environs de dix-sept heures, la salle enfumée bourdonne déjà. Socha s'est installé au piano, plaque quelques accords qui se mêlent au tintement des verres et à cette cacophonie de voix qui s'élève en crescendo. Plus tard, il imitera le King parce que c'est sa semaine Elvis, et ils l'accompagneront pendant quelques refrains, revivront la belle époque en se frottant la panse sur le plancher de danse.

Quelques hommes et femmes d'affaires déjà grisés par l'alcool brassent des sous, négocient des lendemains pendant qu'une jeune femme, bronzée malgré le temps de l'année, étale des photos d'une lune de miel passée entre de beaux draps. Réussit à faire des jaloux.

Une secrétaire boit nerveusement, regarde sa montre pendant que son patron lui frôle la cuisse. Discipline d'enfer. Elle affiche un sourire, qui dit qu'elle veut garder son job, en cherchant un visage familier. Des silences dans ses yeux. Il la regarde comme s'il a envie d'elle. Son corps. Tout près, des voix chuchotent des « as-tu-déjà-vu-ça ? à-son-âge » !

De temps à autre, des éclats s'élèvent au-dessus des autres. Quelques gorgées de bière, le va-et-vient des serveurs, les noeuds de cravates défaits, une femme qui se devine désirée, qui cherche un vrai de vrai, l'homme primitif qui lui fera oublier un mariage raté ou tout simplement ennuyeux... Le bout de sa peine. Elle déambule d'un amour à l'autre, vulnérable.

Faire le calcul des paradis disparus, de l'espoir qui

renaît dans chaque regard, du courage à petites gorgées. Trouver l'équation qui expliquerait cette transition du vendredi soir, ce détour vers l'oubli. Surtout ne pas se prendre au sérieux.

Le temps d'une virgule, Jasmin entrevoit des quartiers rasés avec des maisons blanches, parfaitement alignées, entourées de hautes clôtures. Impénétrables. Les nouveaux quartiers avec la voiture neuve stationnée devant la porte. Le calme victorien. « Hypothéqué jusqu'aux shorts », dirait Socha. Tout ça à sa place. Figé. Polaroid d'une génération. L'évasion d'un soir, les apparences qui laissent filtrer ce qui se cache dessous.

Éviter de sombrer dans le ridicule, de peindre un portrait trop grossier d'une fausse misère, d'une parenté de mensonges.

Jeunes et moins jeunes, hommes et femmes, gros et petits. La bière, le vin, le double scotch... Chacun son échappatoire selon la profession, le statut social, combien il a dans les poches. Les apparences à l'emporte-pièce et cette cacophonie de forum romain. Bourdonnement de langues en attendant de quitter ce « trou » comme on quitte un pays, de rentrer en titubant dans la maison toute blanche ou de tomber ivre mort dans un banc de neige ou ailleurs. Après s'être donné corps et âme. Les enseignes lumineuses au néon comme des images pieuses. De moins en moins subliminales.

Il griffonne le thème de sa rédaction sur une serviette de papier, allume une cigarette et regarde monter le nuage de fumée. S'imagine écrivain le temps d'un regard. Tout devient flou.

Les pourboires se font plus généreux au fur et à mesure qu'avance l'heure. Socha est en pleine forme. La machine à boules ne déroutait pas. Les verres ne cessent de se multiplier, de s'entrechoquer en cette veille de fin de semaine qui ressemble à toutes les veilles de fin de semaine dans tous les bars de toutes les villes où hommes et femmes sentent le besoin de s'évader, par nécessité. Tribale.

Toujours la même histoire, depuis la nuit des temps sans doute. S'entasser dans un endroit enfumé et prendre un verre au nom de la rage qui mijote. Se rapprocher de l'essentiel. Raconter son histoire à des inconnus, en ajouter des bribes. Réinventer, halluciner. Nourrir le récit, l'engraisser. Et les rires qui fusent et les mains enchaînées



à un verre à bière et la valse des portefeuilles et les nerfs en boule.

S'imaginer gitan. Le cul bronzé. Cuit. Dégueuler les dégâts de la semaine dans les chiottes de *La ligne de départ*, refaire le masque, s'accouder au bar et attendre que ça change, que ça aille mieux. Trait d'union. Se convaincre que la réussite frappe à la porte. Purger sa peine entre deux payes, deux rencontres. Et le remords qui colle à la peau. Tatouage indélébile. Les barreaux des mots, les clichés lancés au fil de l'usure.

Au petit écran, on aperçoit le président américain dans les rues dévastées de la ville des anges. « Erreur de parcours », se dit Jasmin. Mais Socha lui parle souvent de l'*American dream*.

« Tout ce qu'il faut pour faire des heureux. Monter, grimper, combattre de toutes ses forces pour accéder au sommet de la pyramide. Se casser la gueule souvent, accumulant trophées et stigmates. Devenir martyr de la liberté tant recherchée. Se faire à l'idée qu'il n'y a d'autre manière d'être, de respirer, de subir. Faire taire les mauvaises gueules qui s'affolent dans les cuisines, les écoles, les églises, les rues. Et vivent le vendredi soir et la bière qui coule dans les gorges des tavernes remplies à craquer ! Et vive le rêve ! Et vivent le cul et la dentelle et la grosse auto et les cravates de soie et les vacances organisées et la course effrénée et les apparences et les nombreuses chutes que tout le monde doit, tôt ou tard, subir. C'est normal ! La convoitise du succès et un peuple enchaîné à ses ruines. Et toujours cet espoir d'une libération entre deux verres, en usant ses fonds de culottes sur le tabouret d'un bar... »

Les morts et les résurrections, plus ou moins insignifiantes. Successives. Les petits dessous comme les galeries d'un labyrinthe. Les bouts de phrases comme une ficelle. L'homme d'affaires qui parle de sa plus récente conquête à une femme qui se plaint de n'avoir pas reçu d'augmentation de salaire depuis... Le dentiste qui vante les mérites de la cocaïne. La vendeuse de roses qui, d'une table à l'autre, entrevoit les dessous d'amours plus ou moins discrètes. *Love me tender...* et la soirée qui croule. De temps en temps, un coup d'oeil furtif pour voir ce qui se passe à la table d'à côté. Et toujours cette espérance. Et toujours un président qui se fait rassurant, son sourire comme un fouet.

Jasmin aperçoit soudain un homme grand et mince dans l'embrasement de la porte d'entrée. En sil-

houette. Rêverie. Un président sans visage se dirige vers le bar, le regarde droit dans les yeux, rote très fort et lui demande à brûle-pourpoint :

« Et que faites-vous des dessous de ce mode de vie qui nous maintient au premier rang ? D'accord, il y a parfois des mauvaises herbes. Il faut donc faire preuve de prudence, arracher les bonnes, c'est-à-dire les mauvaises, ne pas être indifférents aux choix qui s'imposent. Autrement les mauvaises herbes se propagent et empoisonnent tout... »

\*\*\*

Tantôt, dans les petites heures de la nuit, ils partiront chacun de son côté. Henri Jasmin restera, appellera un taxi pour une jeune femme recroquevillée à la sortie, rassemblera les débris de la semaine. Parmi les verres sales, les cendriers remplis et les poubelles débordantes, il ressortira le cahier qu'il a rangé sous le bar, reviendra au point de départ, livrera ses petits dessous. Et les gens se reconnaîtront peut-être et ça gênera peut-être et il passera peut-être en entrevue à la radio d'État avec le journaliste de la machine à boules et on parlera peut-être de sa folie ou de son amertume et Socha lui dira sans doute qu'il se prend trop au sérieux.

Socha. Imperturbable. Ses monologues ambigus entre des couplets qui font oublier les ruines fumantes et les rituels. Les rires comme un diachylon et les « j'aurais aimé... » comme des épaves de fonds de bouteilles. Le culte.

Dans une semaine, on aura oublié les émeutes qui risquent de faire sauter le couvercle de la marmite. Dans une semaine, on croquera d'autres corps, d'autres fantasmes, d'autres portefeuilles. Dans une semaine, on affichera un nouveau « look », on fracassera d'autres records, on échangera de nouveaux désirs, on se fera de nouveaux soucis, on chantera d'autres chansons. Dans une semaine, on rallumera les néons, on rouvrira la clinique et le tout reprendra. À l'heure propice, la tribu prendra place, s'accoudera au bar, tendra l'oreille. Histoires de sperme et de sang, de vies et de morts. Et danse et rime et épiluche les possibilités.

Quant à lui, Henri Jasmin poursuivra son combat avec la page blanche, la débauche des rêves et des compensations. Chancelante comme cette première phrase qu'il rature sans cesse, recommence. Comme la vaisselle. Les verres et les cendriers au fond d'un évier. Et plonge et plonge et multiplie les départs. Le blues blanc comme une prière dans la nuit immobile d'un vendredi soir permanent.